

Dr. Robert A. Peterson, Théologie proprement dite, Session 1, Contexte culturel

© 2024 Robert Peterson et Ted Hildebrandt

C'est le Dr Robert A. Peterson qui enseigne sur la théologie proprement dite ou sur Dieu. Il s'agit de la séance 1, Contexte culturel.

Avant même de commencer à parler de la doctrine de Dieu, cherchons Dieu.

Père gracieux, nous venons devant toi par ton Fils dans la puissance du Saint-Esprit et te demandons de nous bénir, de nous enseigner, de nous encourager, de nous conduire sur la voie éternelle, nous demandons au nom de Jésus, Amen.

Aucune doctrine n'est plus fondamentale que la doctrine de Dieu. On pourrait soutenir que la doctrine des Écritures est plus fondamentale, et en fait, je ne contesterais pas cela, mais la doctrine de Dieu est une doctrine très fondamentale, dirons-nous.

En ce qui concerne les erreurs modernes, beaucoup de choses sont fondées sur une surestimation de l'amour supposé de Dieu et sur une minimisation de sa sainteté ou de sa justice, par exemple. Du côté positif, nous devons prendre le temps de réfléchir à qui est Dieu, au fait que Dieu existe de toute éternité en tant que Sainte Trinité, et qu'il a des attributs et des qualités. Il nous a créés à son image et nous partageons en partie certaines de ses qualités, d'autres que nous ne partageons pas du tout, mais cela vaut la peine de réfléchir et de méditer sur les qualités ou les attributs de Dieu.

Enfin, nous espérons aborder les œuvres de Dieu, ses œuvres de création et de providence, avec une simple mention de la rédemption et de la consommation, car ce sont les prophètes d'autres cours. Commençons donc par une introduction traitant de la culture moderne et post-moderne, de notre situation actuelle et de la façon dont nous devons mieux comprendre la doctrine de Dieu. Je suis redevable à David Wells, qui, dans son cinquième livre sur ce sujet, aborde la culture et la nécessité pour Dieu d'être entendu parler à travers sa parole dans la culture et le message du Christ crucifié, ressuscité et revenant. Le cinquième livre de David Wells s'intitule Dieu dans le tourbillon, Dieu dans le tourbillon, le centre de la réalité, dit-il.

Le premier défi auquel nous sommes confrontés lorsque nous essayons de comprendre les enseignements de la Bible sur Dieu est lié à notre culture. Anthony Thistleton a écrit un livre célèbre intitulé Les deux horizons. Il y a l'horizon du texte de la Bible, il y a l'horizon de l'interprète.

Franchement, j'ai mis l'accent sur le premier point tout au long de ma carrière, mais je pense à ceux qui sont de remarquables communicateurs de la vérité chrétienne, comme John Stott et David Wells, qui fusionnent les deux horizons, en mettant l'accent sur la Parole de Dieu, mais en enseignant la Parole de Dieu pour influencer, pour être comprise dans la culture et pour influencer ceux qui sont dans cette culture, car nous sommes, et cultivés, nous ne pouvons pas nous en empêcher. Le premier défi, écrit Wells, a donc à voir avec notre culture. Comment se fait-il que notre culture puisse nous empêcher de connaître Dieu tel qu'il s'est révélé être ? Commençons par une vérité fondamentale de l'Écriture.

C'est que Dieu se tient devant nous. Il nous invite à sortir de nous-mêmes et à le connaître. C'est la vérité la plus profonde que nous ayons jamais rencontrée, ou devrais-je dire, la vérité la plus profonde qui nous rencontre.

Wells est calviniste. C'est la clé de beaucoup d'autres vérités, et pourtant notre culture nous pousse à suivre exactement le modèle opposé. Notre culture nous dit que nous devons entrer en nous-mêmes pour connaître Dieu.

C'est la question culturelle que nous devons commencer à comprendre, car sinon, elle façonnera notre façon de lire les Écritures, de voir Dieu, de nous approcher de lui et de savoir ce que nous attendons de lui. Voilà. La vraie foi, c'est-à-dire la foi de type biblique, a toujours eu un côté subjectif.

Cela n'est pas en cause. Lorsque nous entendons l'Évangile, c'est nous qui devons y répondre. C'est nous qui devons nous repentir et croire.

C'est l'Esprit Saint qui agit en nous de manière surnaturelle pour nous régénérer, pour nous donner une vie nouvelle là où il n'y avait que la mort, de nouveaux appétits pour Dieu et sa vérité, là où auparavant il n'y en avait pas, nous unissant à la mort du Christ pour que nous ayons le statut de fils. Et non seulement le statut, mais aussi l'expérience d'être enfants de Dieu. Nous avons reçu, déclare Paul, l'esprit d'adoption comme fils, par lequel nous crions : Abba, Père.

L'Esprit lui-même témoigne à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Tout cela, bien sûr, est interne. Et à cet égard, c'est subjectif.

Cela se passe au plus profond de notre âme et englobe tout ce que nous sommes. Je ne mets en aucun cas en question ces vérités lorsque je dis que Dieu se tient devant nous et nous appelle à sortir de nous-mêmes et à le connaître. Mais que signifie dire que Dieu se tient devant nous ? Qu'il est, en un sens, objectif pour nous ? Eh bien, dit-il, commençons par nous éloigner un peu de la foi chrétienne et travaillons lentement vers le centre, là où nous voulons vraiment être.

Tout au long du chemin, nous réfléchissons à la façon dont notre expérience dans cette culture mondialisée, sous pression et envahie façonne notre compréhension de qui est Dieu et de ce que nous attendons de lui. Dieu est quelque part dehors. Le fait que Dieu soit devant nous nous semblera être une déclaration banale.

Quand certaines personnes entendent ces mots, elles peuvent penser que Dieu existe et qu'il est dans notre monde. En Occident, le nombre de ceux qui croient en l'existence de Dieu se situe généralement entre 90 et 97 %.

En 2013, pourtant, seulement 80 % des Américains se classaient dans cette catégorie dans une étude du Pew Research Center. Pourtant, lorsque ceux qui adhèrent au nouvel athéisme se moquent de cette croyance en l'existence de Dieu, une illusion selon eux, comme le dit Richard Dawkins, un anachronisme, comme le déclare Peter Steven Pinker, et juste un ensemble de fantômes, dit Sam Harris, ils se trouvent en dehors du courant dominant de toutes nos cultures occidentales. De plus, environ 80 % des Occidentaux se considèrent également comme spirituels, entre guillemets.

Il est remarquable que cela soit vrai même en Europe, où le processus de sécularisation est très enraciné depuis très longtemps. Mais la véritable question à se poser au sujet de la croyance en l'existence de Dieu est la suivante : quel poids a cette croyance ? Le Congrès américain a fait apposer sur notre monnaie papier la phrase « In God We Trust » en 1956.

Mais il est aussi clair que pour beaucoup, cette croyance est un peu superficielle et marginale par rapport à la façon dont ils vivent réellement. Ils croient en l'existence de Dieu, mais c'est une croyance sans grande valeur marchande. Dire que Dieu est devant eux serait donc quelque peu dénué de sens.

Cela n'a pas forcément le poids nécessaire pour définir leur façon de penser la vie et de vivre. En fait, l'une des caractéristiques marquantes de notre époque, du moins ici en Occident, est l'athéisme pratique qui caractérise tant de gens. Ils disent que Dieu existe, mais ils vivent comme s'il n'existait pas.

Dans leur livre *America's Four Gods*, Paul Fries et Christopher Bader montrent que ce que nous disons de Dieu et ce que cela dit de nous est façonné par nos réponses à deux autres questions. Premièrement, Dieu intervient-il parfois dans la vie ? Deuxièmement, Dieu porte-t-il parfois des jugements moraux sur ce que nous faisons et disons ? Si nous répondons oui à ces deux questions, alors dire que Dieu est devant nous aura une signification totalement différente de ce que cela signifierait si nous répondions à ces questions par la négative. Si nous pensons que Dieu a une approche non-interventionniste de la vie, notre façon de penser à être en présence de Dieu sera une autre chose.

Si nous pensons qu'il a une approche pratique, il serait tout à fait différent de considérer ce que signifie être en sa présence. Devrions-nous alors le considérer comme un propriétaire qui entretient son immeuble mais n'intervient pas dans la vie de ceux qui y vivent ? Devrions-nous plutôt le considérer comme un meneur de claqué qui crie des encouragements depuis la ligne de touche mais qui n'est pas lui-même dans le jeu ? Ou comme un thérapeute qui maintient toujours une relation distante avec le patient afin que l'analyse ne soit pas faussée par quelqu'un qui sait qu'en fin de compte, c'est le patient qui doit redresser la barre ? Devrions-nous considérer Dieu comme quelqu'un qui ne porte pas de jugement, qui garde ses pensées pour lui ? C'est une direction dans laquelle notre culture nous pousse. Dieu n'intervient pas.

Dieu est un Dieu d'amour et il ne juge pas. L'autre aspect ici est de savoir à quel point Dieu se soucie de nos faiblesses et de nos échecs. En effet, dans quelle mesure connaît-il et quel poids accorde-t-il à nos différents échecs ? Nous vivons à une époque où les informations sur le monde, sur ses guerres, ses tragédies, ses souffrances et ses haines sont instantanées et simultanées.

Grâce à la télévision et à Internet, nous sommes informés de tout ce qui se passe d'important. Et aussi de tout ce qui est tout à fait insignifiant. Cela soulève des questions intéressantes dans notre esprit.

Etant donné les cruautés qui se produisent souvent dans le monde, Dieu se soucie-t-il vraiment de nos petites manies personnelles ? Se laisse-t-il perturber par un petit moment de tromperie ici ou là, alors que nous essayons simplement d'éviter l'embarras ? Est-ce si terrible de mentir sans malveillance ? Que dire d'une faiblesse sexuelle à laquelle nous ne pouvons résister ? Ou d'une petite autopromotion qui s'éloigne des faits ? Est-il obsédé par ces échecs privés ? S'en soucie-t-il vraiment ? Ou est-il grand et généreux, et néglige-t-il ce que nous sommes impuissants à changer ? N'est-il pas plus préoccupé de nous encourager que de nous condamner ? C'est aussi là où notre culture veut nous conduire. Nous entendons cette façon de penser culturelle se faire l'écho même dans l'église. Joel Osteen, pasteur de la plus grande église d'Amérique, sans parler de ses 200 millions de fidèles dans le monde, nous emmène sur cette voie chaque semaine.

Dans ses vues mielleuses, Dieu est notre plus grand soutien, mais il est malheureusement frustré de ne pas pouvoir nous combler de santé, de richesse, de bonheur et d'épanouissement personnel. La raison en est simplement que nous n'avons pas tendu la main pour prendre ces choses. Dieu veut vraiment, vraiment que nous les ayons.

Si nous ne les avons pas, eh bien, c'est notre faute. En fait, le message d'Osteen n'est pas très différent de la façon dont la majorité des adolescents américains pensent à

Dieu aujourd'hui. Dans son introspection, Christian Smith nous a donné le fruit d'une vaste étude qu'il a menée sur nos adolescents.

L'étude a été publiée en 2005. Ce qui est vraiment frappant dans cette étude, c'est que Smith a découvert que la vision de Dieu est dominante chez une majorité de ces adolescents. Il la qualifie de déisme moraliste et thérapeutique.

L'opinion dominante, même parmi les adolescents évangéliques, est que Dieu a tout créé et établi un ordre moral, mais qu'il n'intervient pas. En fait, pour la plupart, il n'est même pas trinitaire. L'Incarnation et la Résurrection du Christ jouent un rôle minime dans la pensée des adolescents de l'Église, même dans celle des adolescents évangéliques.

Ils considèrent que Dieu n'exige pas grand-chose d'eux, car il s'occupe principalement de résoudre leurs problèmes et de leur faire sentir bien. La religion consiste à éprouver du bonheur, à être satisfait, à voir Dieu résoudre ses problèmes et à lui fournir des choses comme une maison, Internet, des iPods, des iPads et des iPhones. C'est une vision répandue de Dieu dans la culture moderne, non seulement parmi les adolescents, mais aussi parmi de nombreux adultes.

C'est la vision de Dieu la plus répandue dans les contextes occidentaux. Il s'agit des contextes de technologie spectaculaire et brillante, de l'abondance produite par le capitalisme, de l'énorme éventail d'opportunités qui s'offrent à nous, des choix infinis dans tous les domaines, du dentifrice aux voyages, et du fait que nous connaissons désormais le monde entier dans lequel nous sommes intégrés. Tous ces facteurs interconnectent notre expérience et ont des effets étranges sur notre façon de penser.

Mais surtout, ils ont manifestement modifié notre façon de penser à Dieu. Ross Douthat, dans son ouvrage *Bad Religion*, parle d'une hérésie généralisée qui a désormais déferlé sur l'Amérique. Il a tout à fait raison de dire que la plupart des gens ne considéreraient pas l'hérésie de cette façon.

Cependant, ce que beaucoup d'Américains pensent de Dieu est une déformation de la vérité. En tant que déformation, c'est un substitut à la réalité. C'est pourquoi c'est une hérésie.

Alors, pourquoi les gens pensent-ils ainsi ? Permettez-moi de tenter de répondre à cette question qui est sans doute très complexe. Encore une fois, je dois à David Wells cette analyse culturelle, qui n'est manifestement pas mon point fort. Mais j'en ai besoin.

Un paradoxe. Ce contexte, ce monde hautement modernisé, a produit ce que David Myers appelle le paradoxe américain. En réalité, ce paradoxe n'est pas uniquement américain.

On le retrouve partout en Occident et de plus en plus au-delà des frontières de l'Occident. Dans les régions prospères d'Asie, par exemple, le même phénomène se manifeste.

Et ce paradoxe nous conduit naturellement à la vision prédominante de Dieu. Alors, quel est le paradoxe ? C'est que nous n'avons jamais eu autant, et pourtant nous n'avons jamais eu si peu. Nous n'avons jamais eu autant de choix, une éducation plus facilement accessible, plus de libertés, plus de richesses, des appareils plus sophistiqués, plus de voitures, de meilleures maisons, plus de confort ou de meilleurs soins de santé.

C'est là le premier aspect du paradoxe. Mais l'autre aspect est que, à tous égards, la dépression n'a jamais été aussi répandue, l'anxiété aussi élevée et la confusion aussi répandue. Nos mariages ne tiennent pas très bien.

Nos enfants sont plus démoralisés que jamais. Le taux de suicide chez les adolescents est plus élevé que jamais. Nous incarcérons de plus en plus de personnes et la cohabitation n'a jamais été aussi répandue.

En fait, en 2012, aux États-Unis, 53 % des enfants sont nés hors mariage. Cette nouvelle norme est un indicateur fiable de la pauvreté à venir pour un grand nombre de ces enfants. Ce paradoxe n'est pas entièrement nouveau.

Quand Alexis de Tocqueville, le Français, visita l'Amérique dans les années 1830, il remarqua que même si un certain nombre de personnes étaient devenues riches, il y avait aussi parmi elles une étrange mélancolie. Elles étaient parvenues à une égalité entre elles sur le plan politique. Cependant, sur le plan social, presque tout le monde connaissait quelqu'un qui avait plus que lui.

L'égalité politique n'a pas produit de résultats égaux en termes de richesse et de possessions. C'est du moins ainsi que Tocqueville expliquait la mélancolie qu'il observait. Que ce soit la véritable explication ou non n'est pas vraiment important.

Ce qui est important, c'est que l'abondance n'est pas nécessairement une bénédiction sans tache ni réserve. Nous devrions bien sûr le savoir, car c'est ce que Jésus a dit il y a longtemps. Cependant, aujourd'hui, ce paradoxe culturel est extrêmement aggravé et nous nous trouvons dans un endroit culturel très différent de l'Amérique que Tocqueville a vue il y a près de deux siècles.

De nombreux thérapeutes constatent aujourd'hui que ce paradoxe s'est installé dans la vie de ceux qui viennent les consulter. Parmi eux, beaucoup sont plus jeunes. Ils racontent souvent que, bien qu'ils aient grandi dans une bonne famille, qu'ils aient eu tout ce qu'ils voulaient, qu'ils aient poursuivi leurs études à l'université, qu'ils aient peut-être intégré le monde du travail, ils sont néanmoins déconcertés par le vide qu'ils ressentent.

Ils ont une grande estime d'eux-mêmes, mais leur moi est vide. On leur a dit qu'ils pouvaient être tout ce qu'ils voulaient, mais ils ne savaient pas ce qu'ils voulaient être. Ils sont malheureux, mais il semble qu'il n'y ait aucune raison à leur malheur.

Ils sont plus connectés à un plus grand nombre de personnes grâce à Internet, et pourtant ils ne se sont jamais sentis aussi seuls. Ils veulent être acceptés, et pourtant ils se sentent souvent aliénés. Nous n'avons jamais eu autant de choses.

Jamais nous n'avions eu si peu. C'est là notre paradoxe. Cette expérience à double facette est probablement la meilleure explication de la façon dont tant de personnes, adolescents et adultes confondus, pensent aujourd'hui à Dieu et à ce qu'ils attendent de Lui.

D'un côté, l'expérience de l'abondance, des possibilités apparemment illimitées, des opportunités, des niveaux de richesse toujours croissants, produit presque inévitablement une attitude de droit acquis. Jusqu'à récemment, chaque génération successive a supposé qu'elle réussirait mieux que la précédente. Chacune a commencé là où la précédente s'était arrêtée.

Cette attente n'était pas irréaliste. C'est ainsi que les choses se sont déroulées. Il n'est pas difficile de voir comment ce genre de sentiment de droit se répercute naturellement sur notre attitude envers Dieu et ses relations avec nous.

C'est ce qui nous amène à penser à Lui comme à un pom-pom girl qui ne veut que notre réussite. Il est un stimulant, un coach inspirant, une source de prospérité sans fin pour nous. Il n'interférerait jamais avec notre quête d'une bonne vie, c'est-à-dire la recherche des bonnes choses de la vie.

Nous le voyons comme une source inépuisable de ces bénédictions. Il est notre concierge. Les pourvoyeurs de l'évangile de la santé et de la richesse, un évangile, entre guillemets, qui est exporté de l'Occident vers les régions sous-développées du monde, semblent tout à fait inconscients du fait que leur conception de la foi chrétienne est enracinée dans ce genre d'expérience.

S'ils n'avaient pas bénéficié de l'expertise médicale et de la richesse occidentales, il est peu probable qu'ils aient pu penser que le christianisme se résume à être en

bonne santé et riche. Au moins, dans le long et tortueux voyage de l'Église à travers l'histoire, nous n'avons jamais entendu quelque chose de semblable auparavant. Ce qui semble se produire, c'est que ces pourvoyeurs de ce soi-disant évangile se sont fixé certains objectifs dans la vie.

Avoir la richesse désirée et une santé suffisante pour en profiter. La foi leur donne alors le droit d'obtenir ces choses de Dieu. Là où ce genre de christianisme a été exporté, par exemple dans de nombreux pays d'Afrique, c'est cette foi qui est promue.

C'est tout à fait vrai. En quittant l'aéroport de Johannesburg, en Afrique du Sud, il y a quelques années, j'ai remarqué un panneau d'affichage avec une question simple : « Voulez-vous devenir riche ? » Sous cette question se trouvait un numéro de téléphone qui, m'a-t-on dit, appartenait à un ministère de la Santé et de la Gestion des Richesses.

En effet, dans de nombreuses villes africaines, il existe des centres de miracles où les malades paient un prix et se rendent pour obtenir leur miracle. Au moins, ils sont assurés qu'un miracle peut avoir lieu. Les changeurs de monnaie du temple ont tellement irrité Jésus qu'il les a physiquement jetés hors du bâtiment.

Mais nous acceptons avec sérénité leur progéniture modernisée dans le mouvement pour la santé et la richesse. Ils se fondent simplement dans nos sociétés de consommation et dans nos attentes selon lesquelles Dieu est là à notre disposition. Ils font simplement partie du vaste empire évangélique tentaculaire.

S'il est vrai que nous, les modernes, avons fait l'expérience de l'abondance, il est aussi vrai, et c'est l'envers du paradoxe, que notre expérience de l'abondance s'accompagne de celle du vide et de la perte. Nous portons en nous tant de déficits : un sentiment de dureté de la vie, des frustrations au travail, des relations meurtries et brisées, des familles brisées, une incapacité à entretenir des amitiés durables, un manque de sentiment d'appartenance à ce monde, un sentiment de vide et d'hostilité. Nous nous tournons donc vers Dieu pour obtenir un baume intérieur, un soulagement de ces blessures.

Nous avons tendance à considérer Dieu comme notre thérapeute avec un grand T. C'est le réconfort, la guérison et l'inspiration que nous désirons le plus profondément, c'est pourquoi nous recherchons cela de lui. C'est aussi ce que nous attendons le plus de l'expérience de l'Église. Nous voulons être réconfortants, édifiants, inspirants et doux pour l'esprit.

Nous ne voulons pas que le dimanche, ou peut-être le samedi soir, soit un autre jour de travail, un fardeau supplémentaire, quelque chose qui exige des efforts et de la

concentration. Nous avons déjà suffisamment de fardeaux et de difficultés, suffisamment de choses sur lesquelles nous concentrer dans notre semaine de travail. Le week-end, nous voulons un peu de répit.

Il n'est donc pas difficile de comprendre comment cette expérience à double facette, ce paradoxe, a façonné notre compréhension de Dieu. Elle nous laisse avec le désir d'un Dieu qui s'approchera, qui marchera doucement, qui touchera avec douceur, qui viendra nous élever, nous reconforter et nous guider. Nous voulons que notre Dieu soit tolérant et sans jugement.

Cela nous laisse aussi avec l'espoir que d'une manière ou d'une autre, ce Dieu d'abondance nous distribuera ses plus grandes et plus généreuses récompenses, peut-être même en gagnant à la loterie. Peut-être pourrions-nous gagner le Powerball, ou peut-être un prix de loterie. C'est le genre de Dieu que nous voulons.

C'est ainsi que nous nous attendons à ce qu'il soit. Dieu disparaît à l'intérieur. Encore une fois, je lis ces longs extraits de Dieu dans la tempête de David Wells, parce que je pense qu'ils sont très appropriés pour nous aider à comprendre où nous sommes.

Elles ne remplacent pas l'enseignement de la Parole de Dieu, mais elles nous aident à comprendre la nécessité de l'enseignement de la Parole de Dieu. Et nous-mêmes n'avons pas été absolument protégés d'aucune de ces pensées. Nos familles et nos proches, nos enfants et nos petits-enfants, par exemple, ont certainement été touchés par certains de ces courants au sein de notre culture.

Dieu disparaît à l'intérieur. Cette attitude, comme nous l'avons montré, découle probablement de notre expérience. Mais notre expérience ne repose sur rien de moins que sur un déplacement des plaques tectoniques sous nos sociétés occidentales.

C'est le résultat final d'au moins deux changements majeurs étroitement liés qui ont eu lieu dans notre culture depuis au moins les années 1960. Premièrement, dans notre esprit, nous avons quitté l'ancien monde moral dans lequel Dieu était transcendant et saint, et nous sommes entrés dans un nouveau monde psychologique dans lequel il n'est qu'immanent et aimant. C'est dans ce cadre que nous comprenons désormais tout.

Cela signifie que les changements dans notre façon de voir les choses, qui sont enracinés dans notre expérience, vont désormais se confirmer dans notre contexte culturel. Deuxièmement, nous nous considérons désormais non plus en termes de nature humaine, mais en termes de soi. Le soi n'est qu'un noyau interne d'intuitions.

C'est le lieu où notre biographie, notre sexe, notre appartenance ethnique et notre expérience de vie se réunissent en un seul centre de conscience de soi. Et chaque personne est unique parce que personne ne possède exactement le même ensemble de facteurs personnels. Il n'est pas surprenant que nous soyons désormais enclins à voir la vie pour comprendre ce qui est vrai et à penser au bien et au mal de manières qui nous sont propres.

Nous avons chacun notre propre point de vue sur la vie et son sens, et chaque point de vue est aussi valable que n'importe quel autre. Et aucun de ces points de vue n'est encadré par des normes morales absolues. C'est là que vit l'immense majorité des Américains.

J'essaie de décrire ces changements dans *Losing Our Virtue, Why the Church Must Recover Its Moral Vision*, l'un des cinq livres importants de David Wells. Bien que le monde moral perdu et l'émergence du nouveau moi puissent être décrits séparément, ils se produisent en fait ensemble et chacun alimente l'autre. Examinons brièvement ce sujet.

Dans les années 1960, ces changements culturels étaient en marche et semblaient assez radicaux. C'était là le cœur de la nouvelle gauche rebelle. Les livres influents de l'époque, comme *The Making of a Counterculture* de Theodore Roszak et *The Greening of America* de Charles Reich, étaient une attaque contre la rationalité des Lumières comme si, comme le supposaient les Lumières, notre raison était entièrement impartiale.

Mais l'autre face de ce message était une préoccupation incessante pour le moi, ses intuitions et ses états, et cela, bien sûr, allait de pair avec la façon dont la culture agissait sur les gens. Ce qui avait commencé avec la nouvelle gauche radicale s'est transformé avec le temps en hypothèses courantes du monde postmoderne. Cette radicalisation est devenue courante, et de là est né ce que Philip Reif a appelé l'homme psychologique.

C'est une personne qui est dépouillée de tout point de référence extérieur à elle-même. Il n'y a pas de monde moral, pas de bien ni de mal, et personne à qui elle doit rendre des comptes. Seule compte sa propre réalité intérieure, qui n'est touchée par aucune obligation communautaire ou compréhension du passé, ni même par les intrusions de Dieu de l'extérieur.

La base sur laquelle se construisent les vies est qu'il n'y a rien en dehors de soi sur quoi elles puissent se construire, et que ce soi ne cherche qu'à être satisfait. Il ne voit aucune raison d'être sauvé. Il s'agit d'un déisme thérapeutique dont la morale est centrée sur soi et auto-générée.

Au lendemain des années 1960, les mots à la mode pour décrire tout cela étaient individualisme, narcissisme, génération du moi et l'ère du Verseau. C'était l'époque de la méditation transcendante et de la superstar Jésus-Christ. Cela allait fournir le grain à moudre à des livres tels que le roman brillamment acide de Time Wolf, *Le Bûcher des vanités*.

Ce roman dépeint le New York des années 1980 à travers le prisme de quatre personnages minables qui n'ont d'autre but que leur propre intérêt et n'ont en réalité d'autre moi que celui qu'ils projettent dans leur apparence. Ils sont vaniteux et vides. Ils ne sont rien d'autre qu'une collection de poses et de projections de soi.

Ce film sera plus tard comparé à *Wall Street*, le film d'Oliver Stone sorti en 1987. Ce film suivait la vie de traders de Wall Street, uniquement motivés par la cupidité et vivant dans un monde totalement amoral. Chez certains d'entre eux, la nouvelle préoccupation thérapeutique de la génération du moi allait bien sûr s'infiltrer dans l'église, bien que dans des versions moins flagrantes et plus aseptisées.

En repensant à cette époque, Wade Clark Roof a déclaré que l'une des caractéristiques marquantes de la génération du baby-boom était la distinction entre les aspects intérieurs et extérieurs de la religion, c'est-à-dire entre ce qu'on appelle l'esprit et l'institution. L'aspect institutionnel de la foi chrétienne, l'Église, a été considéré avec scepticisme.

On accordait plutôt foi à ce qui est interne, et non à la doctrine de l'Église, formulée par d'autres, ni à l'autorité de l'Église, ni à aucune autorité extérieure. C'est plutôt dans les intuitions privées que l'on trouve Dieu. Les baby-boomers croyaient en leur propre monde privé et ne croyaient pas à ce que l'Église fait et dit.

C'est là, en fait, que se trouvaient les graines qui, à la fin des années 1990, avaient fait germer dans tout l'Occident des millions de personnes spirituelles mais non religieuses. En Amérique comme en Europe, environ 80 % des personnes se disent spirituelles, et même si un certain nombre d'entre elles étaient également religieuses, beaucoup de personnes spirituelles étaient résolument hostiles à toutes les religions. Elles s'opposaient aux doctrines auxquelles elles étaient censées croire, aux règles qu'elles devaient suivre et aux églises qu'elles étaient censées fréquenter.

Ils ont résisté à chacune de ces tendances. Ils ne voulaient pas se laisser encombrer par les attentes religieuses ou sociales que d'autres leur imposaient. Les impulsions qui ont commencé dans les années 1960 sont devenues dominantes dans les années 1990 et, bien sûr, la télévision et Internet ont alimenté cette disposition.

Il y a un nombre surprenant de personnes qui trouvent leur élévation spirituelle semaine après semaine uniquement dans le confort de leur salon ou de leur ordinateur. Ils ne vont jamais à l'église. Enfin, ils y vont, mais à leur manière.

Dans son analyse, Roof a décrit ce phénomène comme une habitude générationnelle. C'est ainsi, selon lui, que se comportent les baby-boomers. Mais en réalité, cette perspective ne s'applique pas à une seule génération.

Ceux qui ont suivi les baby-boomers, la génération X, puis la génération Y, avaient exactement les mêmes habitudes. C'est ce que révèle également l'étude de Smith sur les adolescents. Non, ce n'est pas une question de génération.

C'était et c'est toujours une question de culture. C'est ce qui arrive aux gens qui vivent dans une société hautement modernisée. Ils sont au cœur du paradoxe américain et ils font partie intégrante de son climat postmoderne et de ses solutions.

C'est sur ce terrain qu'Oprah Winfrey a bâti son empire télévisuel. Les fans qui regardaient son émission semaine après semaine étaient aussi conventionnels que des tartes aux pommes dans leur esprit. Le joueur de flûte qu'ils suivaient, en revanche, ne l'était pas vraiment.

Elle a annoncé une époque où Dieu se trouve en soi, où le salut n'est qu'une question de thérapie, où le bonheur est à portée de main et où la consommation est un droit pour tous. Et ce qui est bien avec Oprah, c'est qu'elle-même n'est pas parfaite sur un toast. Elle est tellement humaine.

Ses erreurs et ses défauts sont tous exposés dans des moments de douloureuse honnêteté. C'était comme si elle se trouvait dans son propre confessionnal privé, bien qu'elle se confesse à elle-même, mais le monde entier avait le privilège de l'écouter. Les attitudes culturelles qu'Oprah a exploitées, bien sûr, ont eu des répercussions bien plus importantes que la simple satisfaction personnelle ou même la religion.

Dans son livre *Twilight of Authority*, Robert Nisbet décrit comment ces attitudes ont miné l'ensemble du processus politique. D'une manière générale, dit-il, étant donné notre égocentrisme, notre concentration totale sur nous-mêmes, nous nous éloignons de ce qui est important pour la communauté pour nous réfugier dans ce qui est important uniquement pour l'individu. Nous passons de l'important à l'éphémère, des autres à nous-mêmes.

Et notre débat national sur ces sujets est aussi éloigné que possible de l'époque où les gens avaient à cœur le bien de la nation. L'exemple le plus frappant est peut-être celui des sept débats de plusieurs heures entre Lincoln et Douglas en 1858, qui

étaient relatés dans la presse écrite à l'échelle nationale et où des questions sérieuses étaient débattues en profondeur. Aujourd'hui, nos questions nationales sont débattues à la télévision lorsqu'une nation s'absorbe dans des futilités, a déclaré Neil Postman dans *Amusing Ourselves to Death*, lorsque la vie est réduite à rien d'autre qu'un divertissement et que le débat public sur le bien-être de notre nature se déroule dans le langage enfantin de petites annonces télévisées, alors nous ressentons les premiers relents de mort culturelle.

Il n'existe plus de moyen de parler de ce qui est bon et il n'y a plus d'appétit pour parler de tout ce qui est bon en dehors de l'intérêt personnel. Il arrive des moments dans la vie d'une nation, comme l'a écrit Guinness, où son peuple se soulève contre les principes fondateurs de sa propre nation. C'est l'un de ces moments que nous vivons aux États-Unis.

C'est bien plus dangereux que n'importe quelle attaque terroriste. C'est en fait le suicide d'un peuple libre, comme il le dit dans le titre de son livre. Pourquoi ? Parce que ce qui maintient une république unie n'a jamais été simplement la Constitution et nos lois.

La loi est un instrument extrêmement brutal lorsqu'il s'agit de contrôler le comportement humain. Il existe de nombreuses choses contraires à l'éthique qui ne sont pas illégales. La plupart des mensonges, par exemple, ne sont pas illégaux, mais sont toujours contraires à l'éthique.

Nos lois pénales et civiles ne peuvent contrôler qu'une partie de notre comportement. C'est la vertu qui fait le reste, et c'est précisément ce qui est en train de s'éroder dans cette culture égocentrique et égocentrique. C'est là l'acide qui ronge les fondements de la nation, dégrade les valeurs objectives, déracine les vieilles coutumes et laisse les gens sans but clair, et en fait, sans but du tout, autre que leur propre intérêt.

Sous le soleil post-moderne, chacun a le droit d'avoir sa propre version de la réalité. Lorsque cela se produit, toute culture perd sa capacité à renouveler sa propre vie. La culture du passé se transforme alors en formules superficielles qui flottent dans l'air, les vagues et notre passé, de personne à personne, sur Internet.

On nous sert à nouveau ce truc kitsch, et tout le monde prétend que c'est la même chose qu'autrefois. Ce n'est pas le cas. Quand cela arrive, nous sommes au crépuscule de la culture américaine, comme le soutient Morris Berman.

Les choses deviennent floues. Cette disposition a été exprimée par Jean-François Lyotard dans son ouvrage *La culture postmoderne*. Avec toute sa proximité française, son étrangeté, ce livre semblait inadaptable aux livres américains.

Mais nous avons déjà nous-mêmes avancé sur cette voie, peut-être pas avec le même auteur français, mais néanmoins vers les mêmes conclusions. Les écrivains les uns après les autres et les films après les films des années 1990 portaient du principe qu'il n'existait pas de réalité indépendante, pas de réalité extérieure. Ce que nous avons, chacun de nous, c'est un cadre de compréhension privé, et nous n'avons aucun fait sur lequel nous appuyer.

Les faits n'existent que lorsque nous les comprenons dans notre propre monde privé. Thomas Kuhn, qui a écrit sur l'élaboration de théories scientifiques, était désormais largement invoqué pour expliquer une grande partie de ce qui se passait dans la culture. Tout le monde commença à parler de changements de paradigme aussi facilement que de hamburgers et de frites.

Les frontières entre les différentes choses ont commencé à s'estomper, puis à disparaître. L'Amérique était prête à cela. Comme le remarque James Livingstone, les Américains n'ont pas eu besoin d'être poussés par des radicaux de haut rang pour emprunter cette voie.

Il existe un certain nombre de ces frontières tombées dont nous devrions être conscients. La distinction entre l'âme et le corps était une frontière qui a progressivement disparu après les années 1960, à mesure que notre culture a commencé à se transformer. Tout ce que nous sommes, on en est venu à le supposer et à l'affirmer, c'est animal.

Nous ne sommes que notre corps. Le problème est que dans ce nouveau monde, nous avons du mal à trouver notre réalité personnelle. Nous ne savons pas toujours comment exprimer notre individualité.

Nous aspirons à quelque chose qui nous distingue des autres. Un peu de décoration extérieure, comme un piercing ou un tatouage, peut aider. En fait, il ne s'agissait pas seulement de tatouages.

C'était tout ce qui faisait d'être cool. Tout ce qui faisait qu'on se démarquait en tant que corps unique, différent. Dans cette différence, mystérieux, et dans ce mystère comme quelque chose de, eh bien, tellement désirable.

C'est cela la vie. Mais si la distinction entre nous et les animaux disparaît, cela ouvre un nouveau débat sur les droits. C'est ce qui s'est passé ensuite.

Certains nous ont assuré avec un air sérieux que les animaux ne sont pas différents des humains et qu'ils devraient bénéficier des mêmes droits. Certains ont même avancé que les animaux méritent d'avoir des avocats pour les aider à faire valoir ces

droits. Mais, si je puis me permettre de le dire, aucun animal ne mérite certains de nos avocats.

C'est dégueulasse. Cette disparition des frontières ne concerne pas seulement le corps, mais aussi le genre. La manipulation du genre et ses déformations restent en marge de la société, parmi d'autres phénomènes exotiques.

Mais l'homosexualité est une tout autre affaire. L'homosexualité a acquis une acceptation culturelle significative, et cette acceptation est désormais bien ancrée dans le courant dominant. En fait, elle était au cœur du discours d'investiture du président Obama en 2013.

Le fait que l'homosexualité bénéficie d'un large soutien est en soi significatif. Mais ce qui est encore plus significatif, c'est qu'il ne s'agit que d'une partie d'un effort profond et multiforme visant à redéfinir la famille. Nous sommes au milieu d'une expérience sociale de grande envergure.

Nous sommes en train de redéfinir le fondement le plus fondamental de toute société. Les marxistes ont tenté de repenser le système de classes de leur époque. Cette tentative est aujourd'hui en ruine.

Aujourd'hui, de nombreuses sociétés occidentales tentent une expérience tout aussi audacieuse pour réécrire les règles fondamentales de la famille. On peut toutefois penser que le résultat ne sera pas très différent. Lorsque ces expériences sociales échouent, elles entraînent derrière elles une confusion, un désordre et des souffrances immenses.

Mais ce n'est pas la seule chose que nous voyons. Dès que nous commençons à nous considérer comme de simples animaux, il ne nous semble plus évident que nous soyons si différents de simples ordinateurs. Nous ne sommes que notre ADN qui s'élabore à travers divers mécanismes internes.

C'est ce que l'on retrouve dans certains de nos films, comme Blade Runner, à une époque antérieure, ou Matrix, plus récemment. C'est un dilemme de l'œuf et de la poule. Qu'est-ce qui est venu en premier ? Avons-nous d'abord brisé les frontières et découvert que l'ancienne frontière entre nous et Dieu avait également disparu ? Ou bien cette frontière a-t-elle disparu en premier et, une fois disparue, toute la vie a-t-elle dû être réimaginée ? Quoi qu'il en soit, le Dieu extérieur a maintenant disparu et a été remplacé par le Dieu intérieur.

La transcendance a été engloutie par l'imminence. Dieu ne se trouve qu'à l'intérieur de soi. Une fois que cela s'est produit, la frontière entre le bien et le mal, du moins

telle que nous l'avions imaginé, s'est effondrée comme une rangée de quilles qui tombent.

Le mal et la rédemption sont désormais considérés comme les deux faces d'une même pièce, et non comme les deux alternatives de la vie. La vérité est que toute la vie est en train d'être repensée et réimaginée.

Mais cette tentative de reconstruction de nous-mêmes et de notre société sur des bases différentes nous conduit dans une impasse. La vérité est que nous ne nous en sortons pas très bien. Lorsque Dieu, le Dieu extérieur, meurt, alors le moi prend immédiatement la relève pour combler le vide.

Mais alors quelque chose d'étrange se produit. Le moi meurt aussi. Et avec lui, le sens et la réalité.

Quand tout se passe comme ça, tout devient possible. Le roman dystopique de Huxley, *Le Meilleur des mondes*, ne semble pas si lointain que ça. Nous savons que nous sommes désormais dans un train qui roule à toute vitesse sur les rails.

Il est absurde de penser qu'en se penchant sur le côté et en enfonçant nos talons dans le sol, nous pourrions avoir le moindre effet sur la vitesse du train. Les gens le sentent. Beaucoup le font.

Il y a de la panique dans notre culture parce que nous savons que notre époque touche à sa fin. Nos films d'horreur ne sont pas que des histoires. Ils sont en quelque sorte un miroir de nous-mêmes.

Ils font surface. Ce sentiment inchoatif que nous avons – le sentiment de terreur.

Le sentiment que tout ne va pas bien dans notre monde. Et qu'une menace nous guette, que nous ne pouvons pas voir. Nous sentons intuitivement qu'une calamité terrifiante nous menace, mais nous ne comprenons pas de quoi il s'agit ni même où elle se trouve.

Comment nous sommes. L'Église américaine est à l'avant-garde de la confrontation avec ce monde modernisé. Mais la manière dont elle doit gérer cet engagement est devenue son dilemme le plus déroutant.

Et c'est aussi son défi le plus urgent. Il est clair que l'on a souvent été tenté d'adapter la foi chrétienne à ce contexte. On a plutôt tendance à affronter le contexte là où cela est nécessaire.

Au lieu de devenir une vision alternative de la vie, la foi chrétienne est souvent devenue un écho de ce qui se passe dans ce type de culture modernisée. Jésus serait surpris de voir à quel point le royaume de Dieu est devenu facile à mesure que nous nous adaptons à cette culture. En fait, des changements déchirants se produisent dans nos sociétés occidentales.

De grandes pensées sur Dieu. Notre monde est ébranlé jusque dans ses fondements. Au lieu d'offrir de grandes pensées sur Dieu, le sens de la réalité et l'Évangile, certaines églises évangéliques n'offrent que de petits remèdes thérapeutiques, doux mais pour la plupart sans valeur.

On peut même se demander si certaines jeunes filles d'église actuelles ne seraient pas réticentes si elles se retrouvaient face à un christianisme profond, coûteux et exigeant. C'est pourquoi nous devons revenir à nos premiers principes. Et le plus fondamental d'entre eux est le fait que Dieu est là et qu'il est objectif pour nous.

Il n'est pas là pour se conformer à nous. Nous devons nous conformer à lui. Il nous appelle de l'extérieur de nous-mêmes pour le connaître.

Nous n'allons pas au-dedans de nous-mêmes pour le trouver. Nous sommes appelés à le connaître seulement selon ses conditions. Il n'est pas connu selon nos conditions.

Cet appel se fait entendre dans et à travers sa parole. Il ne se fait pas entendre à travers nos intuitions. Ce sont nos principes les plus fondamentaux car ils traitent de nos problèmes les plus fondamentaux et de notre vocation la plus fondamentale.

L'appel consiste à connaître Dieu tel qu'il s'est fait connaître et selon les voies qu'il a prescrites. Nous devons entendre cet appel dans le cadre qu'il a établi. Il n'est pas là pour nous faciliter la tâche, ni simplement pour nous guérir, ni simplement comme le caissier divin qui nous distribue des billets de sa grande banque.

Non, nous sommes ici pour le servir. Nous sommes ici pour le connaître tel qu'il est et non tel que nous voudrions qu'il soit. L'église locale est le lieu où nous devrions apprendre cela et la Parole de Dieu est le moyen par lequel nous pouvons le faire.

Mais il faut aller plus loin. Il ne suffit pas de savoir que Dieu nous a donné la vérité qui correspond à ce qui est là, qui correspond à celui qui est là. De plus, c'est la parole de Dieu lui-même qu'il utilise pour s'adresser à nous personnellement.

Ce faisant, il nous fait connaître sa personne. Il vient de l'extérieur de nos circonstances. Il n'est pas limité par notre subjectivité.

Il est libre de faire irruption en nous, de nous faire siens et de nous intégrer à ses grands plans rédempteurs qui se sont déroulés au fil des siècles. Le Saint-Esprit nous reedit aujourd'hui la vérité des Écritures et ouvre nos esprits et nos cœurs pour la recevoir. Ainsi, nous recevons non seulement une vision de Dieu et de nous-mêmes, mais la vision de Dieu.

Et ce n'est pas seulement une vision juste et vraie, c'est Dieu lui-même qui nous est donné, qui vient à nous par sa Parole, par l'œuvre du Saint-Esprit. C'est Dieu qui nous fait connaître lui-même. Dieu comme amour saint.

Dieu est donc objectif pour nous dans le sens où nous nous tenons devant lui. Nous sommes cannibales devant lui et cannibales dans le monde de sa sainteté. Nous ne le connaissons de manière salvatrice que parce qu'il nous a amenés à le connaître.

En ceci consiste l'amour, écrit Jean, non pas en ce que nous avons aimé Dieu, mais en ce qu'il nous a aimés et a envoyé son Fils comme victime expiatoire pour nos péchés. 1 Jean 4.10 Nous aimons parce qu'il nous a aimés le premier. 1 Jean 4.19 La manière dont l'amour est défini et ce qui lui donne son corps de signification est la mort sacrificielle et substitutive du Christ.

C'est ce qui définit au plus haut point l'amour de Dieu. C'est ce que nous allons examiner, c'est l'un des sujets de nos conférences cette semaine. La phrase de Jean définissant l'amour aurait été interprétée de manière tout à fait différente en Occident aujourd'hui.

En cela réside l'amour. Beaucoup diraient que Dieu est là pour nous quand nous avons besoin de lui. Il est là pour répondre à nos besoins. Il est amour en ce sens qu'il nous apporte un réconfort intérieur et nous fait nous sentir mieux dans notre peau.

Il est amour en ce sens qu'il nous rend heureux, qu'il nous donne un sentiment d'accomplissement, qu'il nous donne des choses, qu'il nous guérit, qu'il fait tout pour nous encourager chaque jour. C'est la vision dominante de Dieu aujourd'hui. Quand Osteen réitère tout cela, il montre à quel point sa touche culturelle est parfaite.

La vision de la Bible, en revanche, est tout à fait différente parce que son monde est moral. Notre monde d'aujourd'hui est profondément, implacablement et uniquement thérapeutique. Le monde de la Bible est défini par le caractère de sainteté de Dieu.

Notre situation actuelle ne l'est pas. Elle est psychologique. C'est la différence entre Dieu, qui est objectif pour nous, et Dieu, qui est subjectif dans le sens où il a disparu dans le moi.

C'est une différence essentielle que nous devons saisir lorsque nous commençons à réfléchir à la doctrine de Dieu. Lorsque les postmodernistes pensent à la vie dans un cadre psychologique, ils le font à partir d'un centre situé dans le moi. C'est le moi qui détermine ce que signifie le salut et ce que signifie la vie.

Lorsque nous pensons à la vie dans le cadre moral des Écritures que Dieu nous donne, nous pensons alors à Dieu comme à son centre. C'est Lui, dans sa sainteté, qui définit le salut dont nous avons besoin, et Lui, dans son amour, qui nous fournit ce dont nous avons besoin en Christ. Dans une vision postmoderne, nous sommes au centre de la vie.

Dans la vision biblique, nous ne sommes pas comme ça. C'est Dieu qui est le centre de la vie. Si nous ne comprenons pas ces différences, nous serons perdus lorsque nous commencerons à réfléchir à la manière dont Dieu s'est réellement révélé.

Il est très difficile de concilier l'amour et la sainteté. En fait, beaucoup pensent qu'il est inapproprié de le faire. En Occident, nous approuvons grandement l'idée que Dieu est amour, mais nous rejetons l'idée de sa sainteté.

Certains disent que cela fait partie du passé primitif dont nous sommes issus. Nous avons atteint l'âge adulte et ne pouvons plus croire à des mythes aussi durs que le jugement divin. En revanche, il existe d'autres cultures, en particulier celles où l'islam radical est présent, qui méprisent l'idée que Dieu est amour et ne le considèrent que comme un être saint.

L'amour est considéré comme une partie de la sentimentalité occidentale. Cela signifie que leurs sociétés ne sont régies que par des lois sévères, associées à tous les mécanismes de vengeance et de représailles pour les torts commis. Il n'y a pas de pardon.

Le christianisme, lui, combine de manière unique l'amour et la sainteté, car, dans le caractère de Dieu, ils sont et ont toujours été associés. Nous pensons ici à l'amour et à la sainteté de Dieu comme comprenant les nombreux aspects de son caractère dont parle l'Écriture. Le terme « amour saint » n'est pas entièrement satisfaisant.

Cela peut même suggérer que ce contre quoi nous argumentons, c'est que l'amour est fondamental et la sainteté secondaire. Mais ce n'est pas ce que nous voulons dire. Le problème est que si je ne peux pas utiliser le raccourci de l'amour saint, nous sommes coincés avec d'autres expressions très difficiles.

La sainteté de Dieu et l'amour de Dieu dans leur union, par exemple. Nous allons donc nous en tenir à l'amour saint. Aujourd'hui, notre tentation constante, aidée et encouragée par notre culture, est de briser le trait d'union.

Nous voulons l'amour de Dieu sans sa sainteté. Nous le voulons parce que nous vivons dans nos propres univers thérapeutiques privés qui n'ont pas de normes morales absolues. La sainteté de Dieu devient alors une intrusion dérangeante et indésirable.

Mais son amour sans sa sainteté est l'une de ces choses que nous ne pouvons tout simplement pas avoir dans la vie. Et en effet, ce sera l'une de nos plus grandes joies de pouvoir comprendre comment Dieu est à la fois saint et aimant. C'est suffisant.

Assez. Cette introduction culturelle, quelque peu déprimante, pose un cadre pour notre recherche de Dieu dans sa parole et pour apprendre qu'il est en effet un amour saint et même bien plus encore.

Il s'agit du Dr Robert A. Peterson dans son enseignement sur la théologie proprement dite ou sur Dieu. Il s'agit de la séance 1, Contexte culturel.